



Suite de l'Épître de Mr. de Voltaire aux
Parisiens.

Muse, dont le crayon grave au faste des ans
Les paisibles vertus, les exploits éclatans,
Et des fils d'Apollon les pompeuses merveilles,
J'osai te consacrer mes travaux & mes veilles.
Mais je te vois fouler, l'œil ardent de fureur,
Ces écrits où montrant sous un voile enchanteur
Le frivole talent de plaire & de séduire,
Je trahis mon devoir d'éclairer & d'instruire ;
Où dans un jour obscur, s'offre la vérité ;
Où, plus souvent encore, le mensonge effronté,
En cortège nombreux, paraît sans se contraindre ;
Ou mon pinceau badin se plaît toujours à peindre
Sous de pâles couleurs la vertu dans les fers,
Le vice triomphant aux yeux de l'univers ;
Enfin ces gros recueils pleins d'objets fantasti-
ques,
Où jaloux d'ébranler tes monumens antiques,
Je voulais élever près de la fiction
Le trône de l'erreur & de l'illusion.

Ah ! quel bonheur pour moi, si ma muse légère
N'eût jamais démenti son air, son caractère !
Elle efface en traits la muse des *Chaulieux*
Son teint est plus vermeil, son front plus gracieux.
Libre, douce, ingénue, elle est vive & brillante,
Quelquefois négligée, & toujours séduisante.
On la voit à son gré voltiger sur les fleurs :
Elle seme par-tout les plus fraîches couleurs.
La nature, l'esprit s'énoncent par sa bouche,
Et sa main embellit les objets qu'elle touche.
Que n'a-t-elle toujours dans ses yeux innocents
De la pudeur modeste exprimé les accents !
La gloire qui sur moi plana dès mon aurore
Sur mes cheveux blanchis reposerait encore.
Mais au mépris du goût, des mœurs, de la raison,
Cette muse trempa ses traits dans le poison,
Fit jouer ses ressorts dans l'épaisseur de l'ombre ;
Et du fond empesté de la caverne sombre,

Sans